

Toute œuvre de pensée
est reçue
et insérée volontiers

Abonnement annuel : 12 Fr.

ÉDITION SUR PAPIER JAPON

IMPÉRIAL

50 Francs par an

IDJTIHAD

LIBRE EXAMEN

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

(Paraissant mensuellement)

RÉDACTION

ET

ADMINISTRATION

Rue Cherifein, Caire

TÉLÉPHONE

Adresse télégraphique :

IDJTIHAD, CAIRE

I ANNÉE

N° 10

Janvier 1906



Des morts qui ne meurent pas

E. BOUTMY

Emile Boutmy, membre de l'Institut de France, après une courte maladie vient de s'éteindre. Cet infatigable et puissant ouvrier intellectuel de l'humanité ne doit pas être ignoré par nos lecteurs. C'est Emile Boutmy qui fonda en janvier 1872, à Paris, *l'Ecole libre des sciences politiques* dont il fut l'âme et le cœur.

«Intime ami de Taine, M. Boutmy avait comme lui, profondément ressenti les catastrophes de *l'année terrible*. Et tandis que Taine se mettait alors aux *Origines de la France Contemporaine*, lui entreprenait de modifier directement la mentalité des générations nouvelles. Il voulait les mettre à même d'acquérir une connaissance exacte des affaires publiques, connaissance indispensable au fonctionnement normal d'une vraie démocratie» [1]

M. Albert Sorel, qui fut un ami du grand défunt vient, avec son habituelle éloquence, d'écrire un article magistral que *Le Temps* publie dans son numéro du 28 Janvier 1906.

Nous en extrayons deux paragraphes :

Le chef d'œuvre d'Emile Boutmy—non, je n'indiquerai aucun nom de livre—est l'école fondée par lui et cela d'une façon à permettre à son fondateur, de dire :

Exegi monumentum

M. Albert Sorel, dit en parlant de cette école qui s'élève, pas loin de l'Odéon, en plein quartier intellectuel de Paris, le Quartier latin :

«Ce fut donc une école, et de toutes les leçons qu'on y donne, par l'observation et par l'histoire, il n'en serait pas de plus lumineuse que l'histoire même de l'école et de son fondateur.

Lumineuse, en cela surtout qu'elle montre ce

qu'est un homme dans les affaires humaines, à quel point il est nécessaire, même dans les institutions douées par droit d'origine et « fait du prince » du privilège de faire de petites choses avec de grands moyens, à quel point il est indispensable aux institutions que leur origine roturière et la lutte pour la vie obligent à faire de grandes choses avec de petits moyens.

Boutmy était cet homme-là. Esprit constructeur et sensibilité d'artiste; artiste dans la composition et le langage, où la beauté de l'expression n'est que la révélation extérieure de la pensée; artiste non seulement dans l'art d'écrire sa propre pensée et de la rendre convaincante aux autres, mais surtout dans l'art de démêler la pensée des autres, de l'attirer pour ainsi dire sur leurs lèvres et de les amener, sans effort et sans souffrance, à la produire au jour.

Il voulait susciter en France une jeunesse à la fois positive et chaleureuse, capable de comparer, critiquer, enchaîner des faits bien observés, et d'appliquer ses connaissances au bien de la patrie avec la foi d'un croyant, l'attention et la conscience d'un médecin; une jeunesse intelligente et respectueuse du passé, pieuse envers l'avenir;—il y avait plus qu'on ne peut croire d'Auguste Comte en cette large conception d'éducation sociale»

Plus loin M. Albert Sorel ajoute :

«Je puis dire qu'entre les hommes que j'ai connus je n'en sais point qui se soient montrés plus irrésistiblement persuasifs, et cela parce qu'il suggérait aux hommes les pensées qui sommeillaient en eux et les engageait dans la voie où, spontanément, ils étaient disposés à marcher. Au contraire de tant d'autres en réputation de science et d'esprit, qu'on ne peut affronter sans ressentir diminuer en soi-même, taxé d'ignorance et convaincu de sottise, on se croyait en le quittant, capable des belles choses qu'il vous incitait à faire et animé de tout l'esprit qu'il avait apporté dans la conversation. [L'art de conférer, pour lui, équivalait à l'art d'encourager.

Il a donc découvert des hommes et a su les

[1] Ch. Scheffer---Journal de Débat 26 Janv. 1906

conduire. On a dit, avec quelque ironie, qu'entre ses mains son école était devenue une sorte de vestibule de l'Institut. C'est lui faire honneur; le fait est qu'à consulter seulement les dates et la statistique, l'observation est juste. Mais le point précisément fut de choisir ses collaborateurs parmi des hommes capables, de remplir la carrière qu'il leur ouvrait, et s'il les a menés au terme, c'est qu'il les a mis sur la route et menés par la main. C'est ainsi qu'il laisse au pays, qu'il a si bien servi, des serviteurs voués à continuer son œuvre, et que de tous les liens noués entre eux et lui, le plus solide et le plus intime est la reconnaissance. »

Pour donner une plus ample idée de la profondeur et de la pénétration du maître, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs quelques passages de son livre capital intitulé:

Essai d'une Psychologie politique du peuple anglais, passages qui, en cours de lecture nous avons soulignés et qui nous paraissent digne d'une attention toute particulière:

.... Le climat anglais, climat presque sans hiver, est celui qui permet de rester dehors le plus de jours dans l'année et le plus d'heures dans le jour.

*
* *

«L'un des jeux en usage dans les campagnes russes est une espèce de pugilat où le vainqueur n'est pas celui qui donne le plus de coups, mais celui qui en a enduré le plus sans se plaindre.

La volonté n'a pas besoin de moins d'énergie pour se concentrer dans ce stoïcisme passif que pour se répandre largement au dehors.

*
* *

L'Angleterre abonde en hommes grands et vigoureux; elle compte autant et plus de vieillards que les pays les plus favorisés du continent.

*
* *

Un observateur non prévenu qui traverse d'un bout à l'autre le pays, rencontre à chaque pas des exemples du besoin d'activité physique:

c'est comme un prurit spécial qui habite les muscles de la race.

*
* *

La multiplication des capitaux intellectuels et matériels a augmenté le nombre des personnes très riches, et affaibli graduellement, dans une partie de la masse nationale, l'instinct héréditaire par lequel l'homme reconnaît et accepte la loi du travail.

*
* *

Dans les pays où l'air sec et électrique tend la fibre, resserre les tissus, les impressions pénètrent plus vite.

*
* *

Ainsi, point de dilettantisme léger, et souriant: les joies sont tragiques et profondes, les souffrances enracinées et farouches.

*
* *

La parole, comme la sensation et la pensée, se développera et s'éclaircira avec le bien être, avec la facilité de vivre; elle suivra les progrès de la richesse générale et du loisir.

*
* *

Peu importe que le monde de la perception extérieure et celui de la pensée pure soient pour le commun des Anglais deux mondes pauvres, sans attrait, sans bonheur. Cette indigence originelle ne peut en effet que rejeter l'homme vers les joies intimes de l'action, vers la poésie de la volonté.

*
* *

Le plaisir silencieux, si cher à tout anglais, de lutter contre quelque chose, *d'endurer* quelque chose et de *ne pas céder*.

L'esprit pénétrant et froid d'un Royer-Collard se complaisait en cette formule: «Je méprise un fait». Le génie enflammé d'un Burke ne cache pas son dégoût des abstractions: «Je hais, disait-il, jusqu'au son des mots qui les expriment». Ces deux jugements résument admirablement l'opposition des deux races.

*
* *

En Angleterre, les sensations faibles et vagues

espacées et rompues, ne font pas sortir l'homme de lui-même; au contraire, il se retire en soi; de bonne heure, il se « pose » indépendamment de la nature; il se saisit, sans être distrait, dans sa conscience individuelle.

*
**

La beauté est l'expression sensible des causes et des conditions d'où naît le bonheur.

*
**

L'Anglais est plus un poète que le Latin, parce qu'il est créateur; il est moins un artiste; il est rarement un virtuose.

*
**

La sensibilité et la pensée qui s'y déploient ont grandi sous la discipline austère de l'action.

*
**

Envisagée dans toute la suite de son histoire la littérature anglaise est certes l'une des plus admirables, des plus riches et des plus variées qu'il y ait en Europe.

Une pièce de Shakespeare est tout un monde, et c'est aussi un chaos au premier aspect. Ce sont des tranches taillées dans une réalité complexe.

*
**

« Si l'on parle avec le dernier des Lacédémoniens, disait Socrate, il paraît d'abord peu habile dans la parole; mais soudain il jette dans la conversation un mot remarquable, rapide, et en se ramassant sur lui-même, comme un guerrier qui lance son javelot. »

Les deux races nées et façonnées pour l'action, l'anglaise et la spartiate, peuvent se reconnaître dans ce portrait.

*
**

« Cela n'est pas pratique, cela n'est pas d'application présente; nous sommes engagés, les nécessités de la vie nous cernent et nous pressent; nous n'avons pas le loisir de changer les habitudes de notre esprit, de déplacer les fondements de nos instincts moraux ». Leur foi est protégée par une sorte de *cant* qui refuse de se laisser analyser et s'oppose à tout brusque déplacement.

L'orgueil irritable de l'homme libre s'est fait tragiquement sa part à côté de tant de preuves d'un extraordinaire attachement à la dynastie.

*
**

Souvent les vaincus, avant de se fondre avec les vainqueurs, chantent longtemps à voix basse les exploits, la gloire et les infortunes de leur race; l'histoire garde l'écho de ces profonds et sourds murmures: ici, pas un vers celtique n'a survécu à la conquête. La langue est la gardienne des traditions nationales, les miroirs où apprend à se connaître le type ethnique.

*
**

Un peuple s'est formé qui, malgré les différences ethniques et l'écart des latitudes, offre de frappantes analogies avec l'ancienne Rome, d'abord refuge de bandits et de rebelles, disciplinant peu à peu leurs énergies, et, à la fin, dominant tout un monde grâce à ces forces bruttes déposées dans son berceau. Il y a là-dessus un mot frappant d'Emerson: « La nature dit: mes Romains ne sont plus; pour édifier un nouvel empire, je choisirai une race rude, toute masculine, toute en force brutale. Je ne m'oppose pas à une compétition des mâles les plus grossiers. Que le buffle fonce la corne en avant sur le buffle et que le pâturage reste au plus fort. Car j'ai un ouvrage à faire qui demande de la volonté et des muscles. »

*
**

Il y a trois choses qui naissent ensemble et dont chacune est la condition, l'annonce et tour à tour la cause et l'effet des autres: une langue nationale, une littérature nationale, et, autour d'elles, une vie commune, une conscience collective, qui les suscitent, leur fournissent des sujets, leur ouvrent un champ d'expansion riche en échos prolongé. Une langue nationale ne prend consistance littéraire que sous la pression d'idées et d'émotions neuves qui cherchent passionnément une forme, devinant qu'il existe un grand public à demi inconscient disposé à les accueillir, préparer à s'y reconnaître et à s'en pénétrer, à sentir par elle son unité profonde, qu'elles étendront et enracineront encore davantage.

Le but le plus élevé de ses missionnaires n'a pas été de convertir les païens, mais d'en faire avant tout les clients d'un peuple élu de Dieu.

* *

La vie lui apparaît comme une suite de devoirs qu'on accomplit sans mise en scène, sans songer à ce qu'en disent les hommes.

* *

L'Anglais est hautain et taciturne; il ne s'explique pas volontiers sur les raisons qui le font agir; il est exempt de pitié et de sympathie, il manque même de bonne grâce et de belle humeur.

* *

L'Anglais est toujours plus ou moins le « provincial en Europe » Son génie est comme une liqueur qui, longtemps tenue à l'abri des secousses, s'est concentrée, épaissie et n'a plus assez de fluidité pour se prêter aux mélanges.

* *

La domination anglaise est épuisante pour la race inférieure; elle est oppressive, parfois meurtrière, partout où ils ne peuvent pas faire appel, comme chez eux, à l'initiative et à l'énergie de l'individu.

* *

La volupté n'apparaît pas ici entrelacée à ces impressions fines, à ces divertissements légers, à ces plaisirs de conversation qui bientôt ne font plus qu'un avec elle. L'Anglais va droit à l'objet de sa convoitise. Il y va comme s'il n'y avait au monde que lui et cet objet; il en jouit sans faire le difficile.

* *

Quoi qu'il en soit, la race fournit plus que toute autre des spécimens d'une franchise tantôt noble jusqu'à la sublimité, tantôt familière jusqu'à la bonhomie, tantôt brutale jusqu'à l'inconvenance. Les Anglais y reconnaissent une volonté forte, qui ne s'attarde pas au désir de plaire, et qui se soucie peu d'offenser les gens, pourvu qu'elle atteigne directement son but.

* *

En compagnie d'étrangers, dit Emerson, on

croirait que l'Anglais est sourd; il ne vous donne pas la main, il ne vous laisse pas rencontrer ses yeux; à l'hôtel, il murmure son nom de manière qu'on ne l'entende pas. Chacun de ces insulaires est une île ».

* *

Le caractère original est celui qui s'est affranchi d'une règle donnée, mais en reconnaissant d'ailleurs l'autorité de toutes les autres règles; il est émancipé sur un point, mais il n'en est que plus servilement soumis à la tradition en général; il reste le défenseur du *statu quo*.

* *

Ce sont les caractères passifs qui ont toujours besoin de nouveauté.

Immobiles eux-mêmes, ils aiment que tout soit mobile autour d'eux, qu'une scène changeante rajeunisse pour eux, sans effort de leur part, l'intérêt de la vie, que des théories et des institutions créent magiquement à leur place le vrai et le bien, auxquels ils ne contribuent pas de leur patient labeur.

* *

Tocqueville a fait cette remarque profonde que si la Révolution a éclaté là et non ailleurs, c'est que la France était le pays où les classes inférieures avaient fait le plus de progrès en aisance et en bien-être. Elles voyaient mieux ce qui leur manquait encore; elles imaginaient plus aisément un état où ce qui leur manquait leur serait donné. Elles ressentaient davantage un mal dont la guérison leur paraissait facile.

* *

Il n'y a presque pas de neutre en Angleterre. Chacun est sur les rôles d'un parti; c'est que chacun trouve là un cadre d'activité tout fait.

* *

L'Angleterre se transforme rapidement. Donner un dessin exact de cette société en évolution est aussi malaisé que de photographier une troupe qui s'avance au pas de course. Ajoutez que cette troupe n'avance pas seulement. Elle opère une conversion et presque une volte-face sans, s'arrêter ni rompre les rangs. Elle garde son

ordonnance extérieure, tandis qu'intérieurement les files font peu à peu demi-tour et commencent à marcher dans un autre sens. La complexité de ce double mouvement rendrait intelligible toute description d'un seul jet; il faut le décomposer, le représenter par deux images.

Le général d'armée qui se porte en avant s'assure qu'il est maître de sa base d'opérations.

L'homme n'agit avec décision, avec force, avec suite que s'il se sait garanti dans la libre disposition de son corps, dans le libre usage de ses biens. La condition est essentielle et préalable. Y pourvoir est l'office même de l'autorité publique. Mais le gouvernement peut tourner contre leur but les moyens d'action qu'on lui octroie à cette fin. L'Anglais a toujours prévu et redouté cette perversion. Son penchant à la craindre et à s'en garder a été fortifié dès le principe par des causes historiques qui remontent à la conquête normande.

La sécurité de la personne et des biens assurée contre le gouvernement, c'est la liberté civile. Les Anglais l'ont de très bonne heure convoitée, réclamée, plantée et enracinée dans la *common law*.

Sous la patine uniforme des siècles, se reconnaît l'alliage puissant dont la fusion a été un jour l'œuvre nationale par excellence, aucune partie de la *common law* ne sonne du même son que ces quatre ou cinq grandes maximes. Si elles sont entrées profondément dans l'âme anglaise et si elles font corps, pour ainsi dire, avec l'honneur public, c'est que la révolution y vibre encore sous la tradition.

En Angleterre, l'Etat a devant lui des individus qui, de temps immémorial et de père en fils, ont été accoutumés à penser, répéter que leur personne, leur bourse et leur maison sont inviolables, que c'est l'Etat qui les menace le plus, qu'il faut le surveiller de près et s'armer contre lui. Personne, bourse, maison sont pour chaque sujet anglais comme trois forteresses. Il n'entend pas qu'on en approche sans une autorisation délivrée par lui-même ou par ses pairs.

Un pli de caractère s'est formé en ce point, qui n'a fait que s'accroître, se ramasser, durcir lentement de génération en génération.

Il ne suffit pas d'arracher au pouvoir l'engagement de respecter la liberté civile. Il importe de la garantir par des moyens dont l'opération soit plus régulière, plus douce qu'une révolution, et moins épuisante pour le corps social. C'est l'objet des libertés politiques.

Le droit de s'assembler procède directement du droit que chacun a d'aller, de venir et de s'arrêter où bon lui semble. Le droit de s'associer est un simple développement du droit de contracter. La liberté de la presse est un cas spécial de la liberté de penser et de parler. Il n'y a pas lieu d'octroyer expressément ces droits ni de les définir; ils sont donnés implicitement.

La richesse est un instrument de puissance, de sécurité, de liberté pour l'individu.

Partout en Angleterre l'égalité est pour ainsi dire contre nature, et si l'on essaie de la rétablir, elle tendra plus vite qu'ailleurs à se détruire d'elle-même.

Tolérance et foi semblent également nécessaires aux peuples libres. L'homme qui n'est pas maître de choisir et d'avouer sa croyance perd la moitié de son âme.

La philosophie est de la lumière sans chaleur; la religion est de la chaleur obscure, ou avec une lumière brisée, réverbérée, réfractée. Mais la chaleur est essentiellement un mouvement et un principe de mouvement.

Il y a peut-être excès à dire qu'une démocratie ne saurait être libre si elle n'est religieuse; mais une démocratie qui est demeurée religieuse

certainement une capacité supérieure de résistance à l'arbitraire du gouvernement civil.»

Dans le moindre travail de M. E. Boutmy l'attention du lecteur ne manquera pas d'être retenue par des idées, des arguments décisifs que s'y trouvent magistralement exposées.

La pénétrante et virile beauté de son style est une garantie de plus mais non indispensable pour la viabilité de ses révélations sociales à travers l'humanité future.

D^r AB. DJEVDET



BIBLIOGRAPHIE

Arafate

Nous venons de recevoir le 55^{me} numéro d'*Arafate*. Mahmoud Salem Bey se montre un musulman de plus en plus parfait, de plus en plus ardent. Nous en recommandons la lecture à tous les amis d'*Idjtihad*.

Nous donnons ci-après le sommaire de ce dernier numéro :

- I L'Horizon politique.
- II Réveil du peuple Anglais.
- III Le Soleil Levant éclairant les musulmans.
- IV Le peuple ture au milieu de ses frères Musulmans.
- V Le concert Européen, l'Angleterre et l'Islam.
- VI Les Ebauches.
- VII Madame Olga de Lebedeff et les Musulmans Russes.

La Revue *Arafate* est envoyée gratis à toute personne qui en fait la demande.

Adresse : Boîte Postale 648—Caire.

*
*
*

Sonnets et Poèmes (1)

Par M. G. Guémard

Les besoins de la vie moderne ont pris, c'est certain, une dimension terrifiante. Les calculs qu'on doit faire, la forte somme d'attention qu'on doit dépenser pour faire face aux innombrables nécessités de la vie, pour lutter sans succomber dans cette bataille d'existence, *Struggle for life*, les élucubrations qu'elle nécessite ne laissent point de temps à rêver, à méditer, à écouter les chants imprécis des Beautés de la Nature extérieure ou intérieure et trouver leur propre gamme. On a beau dire que « Le don du poète est une condition psychique supérieure comme l'héroïsme » et « l'on commence à sentir que l'art supérieur qui peut apporter à l'homme toutes les joies profondes que lui donnèrent jadis les religions. » Oui, malheureusement on a beau dire, écrire, prêcher tout cela, les poètes, les philosophes paraissent devoir céder la place aux grands administrateurs, aux grands connaisseurs des affaires de Banque ou de Bourse. Pourtant M. Gabriel Guémard semble vouloir nous donner une agréable illusion sur le retour des temps des âmes sereines soucieuses, de la perfection dans le Beau et dans le Bien.

M. Guémard est un enfant de peuple, il a cette noblesse supérieure, et la structure de son âme amoureuse et parfois révoltée, laisse entrevoir la somptueuse et naïve splendeur des Gaules guerriers. L'attachement de M. Guémard à l'auteur des *Trophées* est très manifeste, et la forme de sonnet lui paraît convenir mieux. Des vers fort beaux tels que : . . .

Les pilastres déchus semblent de lourds épis
Sacrifiés au jeu d'un moissonneur colosse.

ne sont pas si rares dans ce recueil de chant, dont la plupart sont modulés sous les sveltes palmiers d'Egypte et au bord silencieux du Nil bleu.

[1] Prix : 2 fcs. 50 centimes. Pages : 144. Au peut s'en procurer en s'adressant à l'Imprimerie IDJTIHAD : Rue El Chérifein. Caire.